

IMPRESSIONS SUR LE COLLOQUE "INTERVENTIONS ET DEFICIENCE MENTALE"

Jean-Louis Paour

L'Institut pour la Recherche sur le Retard Mental et l'Involution Cérébrale (1) vient d'organiser du 2 au 4 mai 1990 un colloque sur le thème "L'intervention en déficience intellectuelle".

Le champ des interventions en déficience mentale est si vaste qu'il était difficile d'en faire le tour en quelques communications. La diversité des intervenants pressentis par Jean-Claude Grubar, responsable du programme, (R. Zazzo, G. Magerotte, M.-C. Haelewijk, R. Feuerstein, G. Tampieri, J.-L. Paour, J.-C. Grubar et S. Ionescu, cités dans l'ordre des communications) a néanmoins permis de baliser la recherche sur l'intervention en situant quelques unes des principales tendances actuelles. Comme il n'est pas possible de faire un compte-rendu fidèle dans un aussi bref résumé, j'ai pris la liberté d'évoquer mes impressions en cherchant à les relier à l'histoire des vingt dernières années de recherche en déficience mentale. Un tel parti pris m'a paru de mise à l'occasion de la naissance de cette revue consacrée à la déficience intellectuelle.

Intervenir pour comprendre et comprendre en intervenant: oui, mais à quelles conditions?

C'est à juste titre que le thème de l'intervention s'impose en déficience mentale: il se confond avec la toute première de ses approches systématiques, il correspond à une nécessité sociale et il apparaît, aujourd'hui, comme un thème fédérateur des différentes approches.

L'intervention en déficience mentale relève de deux motivations essentielles. La première, la plus évidente est d'ordre pratique: par l'intervention, on cherche à atténuer les conséquences de la déficience intellectuelle. La seconde, plus récente, est d'ordre théorique: l'intervention est d'abord utilisée comme un outil pour tester des hypothèses relatives à la nature de la déficience. L'approche behaviorale représentée dans ce

colloque par G. Magerotte et M.-C. Haelewijk ainsi que le programme d'Enrichissement Instrumental proposé par R. Feuerstein relèvent clairement de la première des deux motivations. L'induction des structures opératoires (G. Tampieri), l'instruction de stratégies cognitives (évoquées dans la communication de J.-L. Paour) ainsi que la médication psychopharmacologique (J.-C. Grubar) relèvent de la seconde.

Les deux motivations peuvent parfois coexister mais elles sont le plus souvent incompatibles car elles conduisent à des types d'intervention contrastés. La première a tendance à maximiser l'intervention de façon à obtenir des résultats écologiquement valides tandis que la seconde la spécifie le plus possible sur la base d'une hypothèse donnée. Dans le premier cas on peut s'attendre à des résultats pratiques mais dont il sera difficile de comprendre l'origine. Dans le second, on peut s'attendre à comprendre des effets qui n'auront pas nécessairement un grand intérêt pratique. Si elles diffèrent par la conception de l'intervention, la validité de l'une comme de l'autre dépend, cependant, de la nature des effets obtenus et donc de la capacité à pouvoir les évaluer. C'est le point sensible de toute intervention. Comme on peut le voir dans l'énorme littérature traitant de l'intervention psychopédagogique, nous ne savons toujours pas résoudre ce problème. Entendons-nous bien. Ce constat ne remet pas en question les progrès obtenus: Intervenir pour aider les personnes déficientes intellectuelles est non seulement légitime mais nécessaire. Ce qui est en question, c'est notre compréhension des progrès obtenus en un contexte d'aide: Que nous apprennent-ils sur la nature de la déficience intellectuelle? Il s'agit là du problème majeur de l'interprétation des différences interindividuelles d'efficacité intellectuelle. Problème que rencontrent: l'instruction des stratégies cognitives, l'induction des structures logiques, l'évaluation dynamique des potentialités d'apprentissage,

Jean-Louis Paour, Université de Provence à Aix-en-Provence, Université du Québec à Hull.

1. OASI Institute for Research on Mental Retardation and Brain Aging, Via Conte Ruggero, 73 - 94018 Troina, Sicile, Italie.

la conception retard de la déficience intellectuelle (dans la mesure où son "aide" consiste à accorder plus du temps pour parvenir aux différentes étapes développementales), le concept de "zone de développement proximal". Les améliorations d'efficacité qui apparaissent dans un contexte d'aide sont généralement interprétées comme l'indice: d'un potentiel d'apprentissage ou de développement, d'une modifiabilité cognitive ou d'un non-déficit des capacités de base du traitement de l'information. Je ne rejette pas a priori ces interprétations, je les crois prématurées. Nous pouvons difficilement nous prononcer parce que les conditions d'une interprétation valide ne sont généralement pas réunies. Les principales me paraissent être les suivantes: 1) Disposer d'un modèle théorique de la tâche initiale qui permette d'apprécier l'effet des différents types d'aide (sécuriser, familiariser, faciliter, montrer, instruire, induire,...) sur son degré de complexité. 2) Disposer d'une description de sa résolution par des sujets normaux pour en repérer les déterminants développementaux, stratégies et situationnels. 3) Disposer d'hypothèses sur les raisons de l'échec initial des personnes déficientes fondées sur les déterminants précédents. 4) Disposer d'un continuum d'interventions visant à tester les hypothèses précédentes. 5) Analyser l'intégration fonctionnelle des progrès consécutifs aux interventions: transferts (proches et éloignés), stabilité temporelle à long terme, validité écologique, intégration développementale (Les progrès servent-ils de base à d'autres sans intervention spécifique?). 6) Enfin, comparer ces gains à ceux éventuellement provoqués auprès d'autres populations différant par la nature de leurs difficultés ou le rythme de leur développement.

Pourquoi n'étudions-nous plus la déficience intellectuelle?

Le colloque s'est ouvert par la communication de René Zazzo. Nous n'aurions pu avoir de meilleure introduction. René Zazzo fit en effet l'historique de l'étude de la déficience intellectuelle en s'attachant à situer les origines des principales problématiques. Le ton, comme le propos n'étaient pas nouveaux. J'eus cependant grand plaisir à les entendre n'ayant que trop rarement la chance d'écouter René Zazzo. Si le vocabulaire et les modèles changent, les problèmes demeurent. Mais l'historique tourna court. On sait en effet qu'il n'y a plus guère de recherche d'expression française dans le domaine de la déficience intellectuelle depuis vingt-cinq ans. A l'occasion de notre première rencontre, René Zazzo m'avait demandé à quoi cela sert-il d'étudier la déficience mentale. Il faudrait aujourd'hui

se demander pourquoi nous avons cessé de l'étudier. Quelle différence en effet avec la situation dans les pays anglo-saxons où l'étude de la déficience mentale, loin d'être marginalisée et tenue pour dérisoire, s'est au contraire donné de puissants moyens. Deux raisons principales me semblent s'imposer: N'aborder la déficience mentale que sous l'angle du seul diagnostic conduit à une impasse: voyez l'approche psychométrique que l'équipe de l'Hôpital Henri-Rouselle poussa pourtant à ses limites extrêmes avec ce que René Zazzo appela l'éclatement du Q.I. en un profil de quotients d'âge; voyez la tentative d'Inhelder; Comme nous l'a répété Zazzo, "mesurer n'est pas comprendre". Sortir de cette impasse nécessite une approche plus dynamique qui implique d'intervenir. Il faut bien convenir que la littérature francophone a toujours été singulièrement pauvre sur le chapitre de l'intervention. Ce constat rejoint ma seconde raison: le hiatus permanent entre les pratiques rééducatives et la recherche sur la déficience intellectuelle; hiatus renforcé en France par le fait qu'avant l'apparition des I.U.T., la formation des praticiens de l'éducation spéciale n'était pas assurée par l'Université où se font l'essentiel des recherches. L'arrivée de la *Revue francophone de la déficience intellectuelle* me paraît de bon augure. Souhaitons qu'elle nous aide à renouer avec notre passé de recherche.

L'Enrichissement Instrumental auprès des personnes déficientes mentales

Le programme d'enrichissement instrumental proposé par Feuerstein semble avoir une application universelle puisqu'il est utilisé auprès de groupes qui diffèrent aussi bien par l'âge (enfants, adolescents, adultes, personnes âgées) que par la condition (déficience mentale, troubles d'apprentissage, troubles de comportements, bas niveaux de connaissance et de formation, cadres d'entreprise). Même en faisant la part d'un prosélytisme que l'on pourra juger excessif, il est intéressant de constater que l'application du programme à des adolescents et adultes déficients intellectuels moyens (Feuerstein avait centré son exposé sur les personnes trisomiques 21) ne semble pas nécessiter une adaptation spécifique. Ce constat me semble constituer un argument de poids en faveur de l'hypothèse d'une relative indépendance entre les capacités de base du traitement de l'information (qui sont limitées à ce degré de déficience) et la construction des savoirs et des savoir-faire. C'est justement cette indépendance qui justifie les efforts d'intervention. Cela dit, l'interprétation des résultats obtenus par Feuerstein n'échappe pas aux difficultés que nous avons signalées plus haut. En attendant qu'elles soient résolues, les

personnes trisomiques 21 sont devenues grâce à leurs ressources intellectuelles et à leur grande application, de bons promoteurs de la méthode Feuerstein.

Le comportementalisme nouveau est arrivé

Privilégiant une approche constructiviste, je n'ai jamais été adepte de la modification du comportement. Je ne me suis jamais cependant associé à ses détracteurs. Sans doute parce qu'avant de joindre ma voix au chœur de l'indignation vertueuse, j'avais pris la peine de m'informer. La délivrance contingente de renforçateurs tangibles (comestibles, de surcroît) n'a jamais été ma tasse de thé. Mais il m'avait bien fallu reconnaître que les méthodes de modification du comportement obtenaient avec des personnes déficientes profondes et sévères des résultats propres à augmenter leur qualité de vie et celle de leur entourage immédiat. Les comportementalistes m'avaient aussi frappé par leur position à l'égard des tests d'intelligence: ils ne voyaient pas l'utilité d'instruments peu capables de les aider à construire un plan d'intervention. Cette distance par rapport aux tests aurait pu les rapprocher d'une partie de leurs détracteurs qui ne tenaient pas, eux non plus, la pratique du Q.I. en grande estime. Mais les comportementalistes eurent alors l'audace de vouloir éduquer les personnes autistes dont "l'irrationalité" stimulait l'interprétation psychanalytique. Que l'on se s'y trompe pas, je n'étais pas non plus du côté des scientifiques ricaneurs et hausseurs de sourcils. Mais je me souviens que dans le champ de l'éducation spéciale, l'on passait vite pour un demeuré à ne pas accepter les interprétations psychanalytiques de déficiences intellectuelles dont nous savons aujourd'hui que l'origine est biologique. C'était il y a une vingtaine d'années et le comportementalisme a lui aussi changé de visage comme G. Magerotte et M.-C. Haelewijk nous l'ont démontré. Il se veut plus critique (en s'interrogeant sur l'opportunité et la fonctionnalité des comportements enseignés) et moins simpliste (en tenant compte de la complexité des milieux de vie de la personne déficiente intellectuelle). Il se préoccupe de la généralisation des acquisitions en cherchant à provoquer l'acquisition de chaînes de comportements, de conduites dites "pivots" et de compétences générales. Il cherche à appuyer les apprentissages sur une motivation plus intrinsèque qu'extrinsèque. Il est de plus en plus attentif à l'importance des pairs. J'arrête ici cette énumération de changements qui me paraissent tout à fait correspondre à ceux qui se sont fait jour dans bien d'autres domaines de la psychologie. Il me paraît intéressant de signaler que ces changements ne sont pas le fait de l'évolution du behaviorisme lui-même mais de l'application de ses méthodes auprès des déficients intellectuels. J'ai

l'impression qu'ils correspondent à des emprunts extérieurs à la théorie behavioriste. Il faut reconnaître au comportementalisme cette capacité de se transformer à partir du constat de ses limites. Mais ces modifications, nées du contact avec la pratique, seront-elles à leur tour susceptibles de transformer le modèle théorique?

Des systèmes d'actions aux systèmes de représentation: un saut difficile pour les personnes déficientes intellectuelles.

Le travail présenté par G. Tampieri et conduit en collaboration avec E. Andréoli et M.-T. Amata présente un intérêt tout à la fois théorique et pratique. Les auteurs se proposent de favoriser chez des enfants déficients intellectuels moyens l'émergence de systèmes de règles susceptibles d'organiser une grande variété de conduites cognitives. L'objectif qui participe de l'apprentissage des structures logiques n'est pas nouveau mais la méthode adoptée retiendra l'attention en cette époque de structuralisme renaissant. Tampieri s'est appuyé sur un travail ancien de G. Pierrault-Le Bonniec décrivant l'évolution du schème de l'alternance, de son expression élémentaire (ab, ab, ab,...), jusqu'à sa culmination en la coordination parfaite de deux alternances en un système fermé (du collier de perles à l'échiquier!). L'alternance sous toutes ses formes (motrice, spatiale et rythmique) est une expérience quotidienne: ses rythmes élémentaires sont massivement présents dans la vie du jeune enfant du couffin à la maternelle. Question développementale essentielle: Comment le jeune enfant abstrait-il un système de représentation à partir de ses pratiques perceptives et motrices de l'alternance? L'étude de populations déficientes peut aider à repérer les compétences et les fonctionnements de ce passage. Le travail présenté est de ce point de vue exemplaire. D'abord par le nombre et l'ingéniosité des situations d'exercice de l'alternance proposées tout au long de plusieurs mois; ensuite parce que l'entraînement consiste exclusivement en un exercice moteur et perceptif: c'est à dessein qu'on n'a proposé aucune aide de type symbolique. On observe quelques progrès. Mais ils témoignent plus d'une amélioration des systèmes d'actions (comment tisser, par exemple) que de l'abstraction d'un système d'opérations. Par ailleurs, les progrès sont limités à quelques sujets. Une première conclusion s'impose: il ne suffit pas d'agir l'alternance pour en abstraire la logique. Partant de ce constat, la poursuite de cette recherche pourra permettre de mettre à jour ce qui fait défaut à ces enfants déficients mentaux pour opérer cette abstraction. Il pourrait être intéressant de faire précéder cet exercice intensif de l'alternance par

un entraînement destiné à induire la construction de la notion de couple dont j'ai fait l'hypothèse qu'elle était à l'origine des fixations au niveau préopératoire observées chez les déficients intellectuels.

Sommeil et apprentissage

Jean-Claude Grubar a mis en évidence une corrélation significative entre, d'une part le Q.I., et d'autre part, le taux de sommeil paradoxal et le rapport des fréquences oculomotrices en phase paradoxale. L'enfant déficient mental présente un taux de sommeil paradoxal d'adulte, voire d'adulte âgé, et un rapport des fréquences oculomotrices de nouveau-né. C'est exactement l'inverse que l'on observe chez l'enfant à Q.I. élevé. Selon Grubar, les personnes déficientes intellectuelles seraient doublement handicapées par une surmaturité de la plasticité cérébrale et une immaturité des processus d'organisation de l'information. Une première recherche visant à évaluer le bien-fondé de cette interprétation a consisté à observer: 1) les conséquences d'une augmentation du taux de sommeil paradoxal par médication psychopharmacologique sur l'efficacité intellectuelle et 2) les conséquences d'une intervention éducative intense et fortement structurée sur les indices neurophysiologiques du sommeil paradoxal. Les premiers résultats semblent indiquer que la médication aurait pour effet de rendre les sujets plus réceptifs et plus sensibles à l'intervention psychopédagogique.

A dans dix ans!

Pour terminer ce colloque, partant des tendances actuelles de l'intervention, Serban Ionescu s'est essayé à prévoir leur évolution en nous donnant rendez-vous dans dix ans. Il a notamment évoqué: l'impact grandissant de la prévention sous les formes diverses qu'elle prend dans les pays industrialisés et les pays en voie de développement; la diversification des formules d'intervention proposées allant dans le sens d'une individualisation de plus en plus effective; l'irruption du critère qualité de vie pour l'évaluation des programmes d'intervention.

Je crois n'avoir omis qu'une seule intervention, la mienne. N'étant, pour cause, pas dans l'assistance pendant ma communication il m'était difficile d'avoir une impression à son sujet.